



## NOTRE ENQUÊTE AGRICOLE

Depuis le début de cette année, Clarté a demandé par lettres à plusieurs de ses correspondants s'ils envisageraient favorablement la préparation d'un travail collectif sur l'évolution actuelle de notre économie agricole. Il s'agit dans notre esprit, non certes d'une de ces vaines enquêtes qui font les délices des revues bourgeoises à court de copie, mais d'une suite (l'idéal serait : un ensemble) de monographies locales, et si possible régionales. Plus peut-être que tout autre, le problème agricole français nous semble réclamer, avant tout, ce genre de travail infiniment modeste et difficile. Si Clarté parvenait à rassembler quelques monographies entièrement honnêtes sur l'évolution économique actuelle de plusieurs régions, elle ne serait peut-être pas inutile aux camarades susceptibles de se spécialiser dans l'étude des questions paysannes.

Les réponses que nous avons déjà reçues, et la première étude que l'on va lire nous encouragent à proposer aujourd'hui ce travail à tous ceux de nos amis qui pensent pouvoir nous communiquer des renseignements de première main sur tel ou tel coin de France. Nous ne leur apportons pas un questionnaire complet, ce qui supposerait au fond la connaissance de tout ce que nous souhaitons apprendre. Nous leur suggérons simplement certaines questions :

Y a-t-il changement dans le mode de faire valoir des terres? Y a-t-il remplacement des cultures par des pâturages ou des pâturages par la friche? Y a-t-il remplacement de certaines cultures par d'autres, et pourquoi?

Quel est l'état de la population : dépeuplement, ou recolonisation par éléments immigrants? Y a-t-il concentration de la population dans les vallées? Quel est l'état des habitations, la proportion, dans les villages, des maisons non reconstruites? Y a-t-il remembrement des terres ou division croissante en parcelles, et pourquoi?

Y a-t-il changement dans la main-d'œuvre? dans les salaires? Quels sont, dans votre région, les types habi-

tuels d'exploitation agricole, et ces types sont-ils actuellement en train de se modifier?

Que nos amis ne s'effrayent pas de notre demande. S'il leur est impossible de préparer la courte monographie dont nous parlons, qu'ils nous rassemblent au moins des éléments d'information, permettant de corriger ou compléter d'autres travaux.

CLARTÉ.

### ALPES-MARITIMES

Le département des Alpes-Maritimes est loin de constituer un ensemble uniforme. Tous les climats, toutes les altitudes — jusqu'à 2.000 mètres — et, partant, tous les modes de vie s'y rencontrent.

Nous ne pouvons donc pas parler des Alpes-Maritimes en général. Il est, au contraire, nécessaire d'étudier séparément quelques-unes des régions caractéristiques. Nous verrons d'abord les modifications qui surviennent dans ces régions, puis celles qui affectent tout le département.

Nous distinguerons quatre régions :

- a) La haute montagne alpine;
- b) La moyenne montagne;
- c) La côte campagnarde;
- d) Les campagnes autour des villes.

#### La haute montagne alpine.

C'est, au nord du département, une région de pâturages allant de 1.200 à 1.600 mètres — où se trouvent encore quelques cultures. Nous parlerons plus spécialement d'un village de cette région, afin de préciser les notions :

BEUIL (plateau alpestre de 1.300 à 1.800 mètres). — On y cultive encore le méteil, l'orge, la pomme de terre, les prairies.

*Dépeuplement.* — Le dépeuplement était déjà bien marqué avant la guerre. Ceux qui partaient devenaient instituteurs ou employés divers (gaz, gendarmerie). Ce dépeuplement s'est accentué à la fin de la guerre, en 1919. Les émigrants allaient dans la douane, la police, l'armée, le commerce, les chemins de fer. Quelques ouvriers agricoles étaient partis.

Mais la crise ne dura pas longtemps. Et aujourd'hui, la population n'est pas stationnaire, du moins le dépeuplement est-il très lent. (Ce sont surtout des jeunes filles qui vont se placer comme domestiques et reviennent rarement.)

*Quelles sont les causes économiques de ce mouvement de la population ?*

Il y a 50 ans, Beuil, comme d'ailleurs tous les villages de la montagne, cherchait surtout à se suffire. D'où, outre l'élevage, la culture du méteil, de l'orge, des pommes de terre. La récolte principale était le méteil, qui était supérieure à la consommation locale. La culture, la récolte surtout de cette céréale, nécessitait l'emploi d'équipes agricoles venues des villages de la moyenne montagne (où la moisson était alors finie). Il est à remarquer que ces ouvriers, mal nourris, fournissaient très peu de travail — à peine 100 gerbes par jour — alors qu'aujourd'hui le travailleur agricole indigène, qui vit mieux, abat couramment de 350 à 400 gerbes par jour.

Mais les temps ont changé. Beuil, qui était ainsi un village plutôt agricole, devient aujourd'hui une région de pâturages. Il en résulte la transformation des terres à céréales en prairies fournissant le fourrage pour l'hiver. (Pour l'été, les vaches vont paître dans la montagne.)

Les causes de cette transformation et de cette spécialisation nous paraissent être :

a) *Causes permanentes* : Les voies de communication, qui permettent l'arrivée régulière des produits alimentaires et l'exportation des produits du pays (lait).

L'organisation de la vente :

1° *Du lait* : Deux laiteries concurrentes, possédant toutes deux un pasteurisateur, ramassent le lait à un fort bon prix pour le transporter à Nice.

2° *Des vaches et des veaux*, dont le prix a acquis, du fait de la guerre, une plus-value importante.

b) *Causes temporaires* : Les citadins viennent en grand nombre passer l'été à la montagne (facilité et rapidité des transports). Ils y « laissent de l'argent » : location des maisons, vente du bois de chauffage, ménages, plus-value de certains produits (œufs, volaille); travail pour hommes : maçons, menuisiers, charretiers.

L'installation d'une petite usine électrique est une promesse d'un peu de confort et contribue certainement à stabiliser la population.

*Conclusion.* — Du moment que le travail n'est pas sensiblement plus pénible qu'à la ville, qu'il devient

de plus en plus fructueux, les tendances à fuir le village s'atténuent. D'où l'arrêt de la crise de dépeuplement. La stabilisation de la population pourrait bien être à peu près définitive :

a) Si les communications étaient mieux et plus régulièrement assurées.

b) Si l'ouvrier agricole, le propriétaire, trouvaient un avantage intellectuel et moral, qui compensât pour eux l'attrait des plaisirs de la ville.

(Pour l'instant on n'a su que doter le village d'un piano mécanique !)

### La moyenne montagne.

C'était, autrefois, une zone de vie intense, parfois autant que certaines régions côtières.

La raison, de ce fait était que, en un temps où, faute de communications nombreuses, les villages cherchaient à se suffire, ceux de cette région avaient à peu près tout ce qui leur permettait de vivre : blé assez abondant, pommes de terre, fourrage et pâturages pour l'élevage, même encore des figuiers, des vignobles, des oliviers. Certains n'achetaient pas même leurs habits : ils avaient leurs cultures de chanvre, les femmes filaient et les tisserands tissaient une étoffe très grossière, mais vraiment inusable. Mais aussi la misère y était très grande par suite du surpeuplement. Nous allons voir justement quelles causes ont poussé au dépeuplement, quand et pourquoi ce dépeuplement devient parfois un fléau qui menace de mort des régions qui ne le méritent pas toujours.

Nous ferons rapidement la monographie de trois villages de cette région de moyenne montagne : *Rigaud*, où la dépopulation ne fait que commencer — *Gars*, où elle semble s'être arrêtée ou ralentie considérablement ; — *Roquestéron* où cet arrêt ne s'est pas produit et où la dépopulation devient catastrophique.

*RIGAUD.* — 400 habitants. Cultures allant de 600 à 1.200 mètres d'altitude. A 8 kilomètres de la voie ferrée. Dernières vignes, derniers figuiers et mûriers.

*Dépopulation* : Elle est due, pour une assez faible part, à la dénatalité. Avant la guerre, malgré un appel vers les emplois de l'État, la dépopulation n'était pas très accentuée. Pendant la guerre, les paysans, qui avaient jusqu'alors mené des vies de bêtes se rendirent compte du mode de vie des autres hommes. Aussi, ceux qui ne pouvaient pas mieux être, dans leur village, s'en sont allés chercher le bien-être ailleurs. C'est donc la guerre qui a été, ici, le point de départ de l'intense dépopulation.

a) Des familles entières vont prendre des fermes dans la région côtière, moins ingrate, vers Grasse, par exemple.

b) Les artisans désertent : deux menuisiers sont allés à Marseille; deux boulangers sont également partis.

c) Les gens aisés ou ayant un peu d'instruction cherchent un moyen emploi en ville. D'autres demandent des places de cantonniers, douaniers, cheminots au P.-L.-M. surtout.

d) Les jeunes filles, enfin, s'en vont comme domestiques à Nice, Cannes, Grasse. Elles dédaignent bien vite leur trou et leurs parents ou amis paysans. Elles ne reviennent plus.

*Rapports entre le dépeuplement et les modifications dans le mode de culture :*

1° Causes qui avaient préparé la dépopulation : La région est très pauvre. La culture du blé y est difficile et de peu de rapport; les montagnes, elles-mêmes, y sont nues l'été. On a reboisé, et les propriétaires n'ont même pas pu garder leurs troupeaux de chèvres.

Et cependant Rigaud était autrefois très peuplé. Il était surpeuplé. Aussi les gens étaient-ils obligés de cultiver même les plus mauvaises terres, les plus éloignées du village, rocailleuses et escarpées, où il faut tout bêcher et où le fumier était porté à dos d'hommes. Malgré la culture de tout le terrain, les habitants ne pouvaient pas manger à leur faim. Ils vendaient le blé et mangeaient du pain noir, et très peu, afin de gagner quelque argent. Aggravation même de cette situation : le phylloxéra a détruit leurs vignes et nul n'a plus eu le courage de les replanter.

Le jour où les gens se sont rendus compte qu'on peut mieux vivre en travaillant, tout naturellement les uns sont partis, tandis que les autres n'ont plus travaillé que les propriétés faciles et bien situées. C'est ainsi que les fermes éloignées du village sont délaissées l'une après l'autre. Au lieu de les habiter toute l'année, on n'y va plus que l'été, au moment des gros travaux, puis on n'y va plus que quelques jours. La culture, la fumure s'en ressentent. Les fermes meurent. Les jeunes femmes, d'ailleurs, ne veulent plus les habiter. Aussi leurs propriétaires préfèrent-ils affermer d'abord, puis acheter à ceux qui partent les meilleures propriétés autour du village.

Cet afflux de la périphérie vers le centre, des mauvaises terres vers les bonnes, est général partout où la population est en baisse. C'est le besoin de bien-être, joint parfois à la nécessité d'envoyer les enfants à l'école, qui pousse à ce resserrement.

*Conclusion.* — La dépopulation apparaît ici comme un grand bien pour le village. Il est naturel que les terres qui ne peuvent pas faire vivre convenablement leur homme soient abandonnées. Il est même à souhaiter que le courant émigrateur ne s'arrête pas encore. Mais où doit-il s'arrêter ? Et le pourra-t-il ?

**GARS.** — Village de 140 habitants, d'une situation analogue, même altitude, même climat, même genre de vie. Peut-être un peu moins pauvre et ingrat dans l'ensemble. Serait-ce là la raison pour laquelle le processus de dépopulation semble ici en avance ? La baisse de la population a été énorme durant le siècle dernier. Gars, en effet, avait 4 ou 500 habitants, il y a cent ans.

*Dépopulation.* — La période de dépopulation avait pris fin bien avant la guerre. Étaient partis : em-

ployés, fonctionnaires, artisans, fermiers (allant dans la région de Grasse surtout) domestiques en grande quantité. Il faut croire qu'à la déclaration de guerre, le village pouvait à peu près nourrir ses habitants, car à la démobilisation, les combattants — après avoir comparé leur vie à celle de tant d'autres — ont préféré rester au village. Aucun d'eux n'est parti. Les familles reprennent.

Le processus d'évolution dans la culture des terres et, là aussi, terminé.

On allait, autrefois, semer du seigle jusqu'au sommet de la montagne et les familles vivaient très mal (ne mangeant pas de pain ni de pommes de terre à leur faim). On cultivait de tout; on pouvait se passer du reste du monde — ou presque. Mais le défrichement des montagnes avait amené le déboisement complet; d'où de très fortes crues des rivières et impossibilité de travailler les champs fertiles du fond des vallées.

Aujourd'hui, la montagne est abandonnée depuis longtemps aux pins ou aux lavandes (qu'on coupe). Les fermes éloignées ne sont plus habitées que par des vieux — et ne le seront plus du tout quand ces vieux seront morts. On abandonne complètement les mauvaises terres et on cultive intensément les bonnes. Comme les communications sont relativement faciles, on tend vers la spécialisation: culture de haricots, lavande, élevage des moutons et des chèvres.

*Conclusion:* Le dépeuplement est arrivé, ici, à sa limite raisonnable. Les gens vivent bien, sont contents de leur sort. Le village peut nourrir ses 140 habitants. Resteront-ils tous, cependant ? Chacun, aujourd'hui, a soif de distractions, de plaisir. Et il n'y a même plus de curé ! partant, plus de dimanche ni de fêtes. C'est là qu'il serait intéressant de voir ce que peut une société pour améliorer la vie spirituelle du peuple dont on a amélioré la vie matérielle. Qui les intéressera à leur village et les fera dédaigner la vie fiévreuse mais attirante des villes ?

**ROQUESTERON.** — Voici justement une région où la dépopulation a continué au-dessous du nombre d'habitants pouvant vivre sur ses terres. A une plus faible altitude que les villages ci-dessus; cultures étagées de 350 à 600 mètres. Les terres sont bonnes, mais difficiles à travailler à cause de leur étagement. Le climat est bon.

Roquestéron a dû cependant sa prospérité première plutôt à sa situation favorable, faisant de lui un canton et un lieu de foires très fréquentées. Beaucoup de commerçants et d'artisans.

*Causes du dépeuplement.* — A part la dénatalité considérable, il faut noter :

1° Le phylloxéra qui a détruit les vignobles au moment où les vignobles languedociens étaient déjà reconstitués. Le vin étant bon marché, on n'a plus re-

planté et le vin du pays — apprécié — a disparu. (On a cependant replanté depuis la guerre.)

2° Le reboisement, qui a empêché l'élevage des chèvres.

3° Le prix relativement bas des olives (avant la guerre) et l'improductivité des oliviers, mal fumés faute de bestiaux donnant l'engrais.

4° La modification de la circulation régionale. Certains villages tributaires, autrefois, de Roquestéron, ont été attirés par d'autres centres (Puget-Théniers, par exemple). Aussi les foires ont-elles perdu considérablement de leur importance.

A ces causes d'appauvrissement du pays, il faut joindre les conditions particulièrement pénibles du travail : nécessité de piocher au lieu de labourer ; de porter fumier et récoltes sur le dos. De plus, Roquestéron, étant chef-lieu de canton, a toujours eu quelques fonctionnaires dont la vie moins pénible était une leçon de choses pour les paysans. Aussi les commerçants et les artisans ont-ils refusé de faire de leurs enfants des campagnards, et en ont fait soit des fonctionnaires (instituteurs, douaniers, gendarmes), soit des artisans (menuisiers, tailleurs, cordonniers), qui sont allés gagner leur vie dans les ateliers de la ville ; soit encore des commis de magasins en ville, etc... Beaucoup de fils de paysans ont imité cet exemple et, se rabattant sur de plus modestes emplois, sont partis comme manœuvres à l'arsenal de Toulon. Notons, enfin, que les fonctionnaires de passage (gendarmes en particulier) ont souvent épousé des filles à petite dot et sont partis après leur mariage. Il est à remarquer que les jeunes gens partis du village sont souvent revenus y prendre femme, mais ne s'y sont point fixés : en 1920, sur 8 ménages fondés, 2 seulement se sont fixés dans le pays.

*Résultats du dépeuplement.* — Le processus est ici nettement achevé. Toutes les exploitations éloignées sont complètement abandonnées, sauf un hameau qui se trouve sur la route départementale. Des fermes, vers le Cheiron, qui donnaient 100 quintaux de blé, n'ont plus trouvé de fermier. Les quartiers éloignés n'ont plus été labourés ni ensemencés ; les bois de pins les envahissent rapidement.

L'abandon de ces campagnes, même fertiles, marque peut-être, comme pour Rigaud, la recherche générale du bien-être. Mais à l'heure actuelle, de belles campagnes, à proximité du village, sont peu ou mal exploitées faute de bras. Il est impossible de trouver des journées au moment de la cueillette des olives. On taille peu les oliviers, on les cultive mal, on ne les laboure pas. On se contente de cueillir comme l'on peut ce qu'ils produisent presque naturellement. Le pays n'est presque plus peuplé que de vieux paysans ou de petits fonctionnaires retraités qui y retournent pour jardiner tranquillement — et de commerçants, boutiquiers ou artisans.

*Conclusion.* — C'est un pays sans vie. L'exode, justifié au début, — comme il l'est pour Rigaud, —

n'a pas pu s'arrêter à temps, comme à Gars. Il a dépassé son but et il marque, pour le village, une décadence profonde. Des éléments jeunes et actifs auraient pu, en adaptant leur production et en rajeunissant le commerce, tirer parti de certaines ressources du pays (fruits, légumes). Ils ont été aspirés par le courant des départs antérieurs.

### *La côte campagnarde.*

C'est le versant sud des Alpes, face à la mer. Les cultures s'étendent jusqu'à 500 ou 600 mètres d'altitude. Région au climat doux, très productive. C'est le vieux pays des oliviers, des vignes de coteaux, des orangers. La vie y est beaucoup plus facile que dans les régions que nous venons d'examiner.

*Dépopulation.* — Et pourtant, la dépopulation est certaine. Les vieux paysans indigènes se font de plus en plus rares. Il y a même une chose étonnante : c'est que, malgré la facilité de la vie, l'exode est peut-être encore plus important que dans les rudes régions étudiées. Si l'on remarque moins cette dépopulation, c'est qu'il y a ici :

a) D'abord afflux des paysans des régions de moyenne montagne qui viennent s'y fixer, comme fermiers, pour acheter ensuite leurs propriétés.

b) Une invasion véritable de familles italiennes qui, comme les paysans de moyenne montagne, sont rudes à la tâche et se contentent de peu. Ces familles se fixent au village et s'y allient même.

Quelles sont les causes d'un tel exode des vieux indigènes ?

a) Il n'y a pourtant pas d'usines nouvelles, ou si peu. Grasse, même, le seul centre industriel, ne s'étend pas et n'occupe guère que des Grassois. En tout cas, Grasse n'est nullement un centre d'attraction pour les régions environnantes.

b) Les quelques industries des autres villes non plus n'attirent pas. On y occupe surtout des éléments étrangers : Italiens ou Espagnols.

c) Ce qui attire, par contre, dans les villes (Nice, Cannes) ce sont : les banques, qui y pullulent, les hôtels, les commerces divers, les emplois dans les trams, etc., etc.

d) Et puis, les conditions de production se sont profondément modifiées. Tandis que les plus pauvres, ceux qui ont encore besoin de gagner un peu d'argent à la sueur de leur front, travaillent et font produire, les rejetons des anciennes familles, qui ont hérité de jolies propriétés et de quelques sous, font travailler leur bien et se livrent, la plupart du temps, pour leur compte, à quelque travail moins pénible et plus lucratif. Les commissionnaires de fleurs se multiplient ainsi que les représentants des maisons de vente. On peut dire qu'en ce moment, parmi les originaires de la région, rares sont ceux qui travaillent encore la terre.

*La culture et les mouvements de population.* — Il y avait, autrefois, des cultures d'un bon mais honnête rapport. Ce sont, pour Bar-sur-Loup, les oliviers et les

orangers centenaires, qui, avant la guerre, bien travaillés, faisaient vivre leurs hommes. Il y avait des vignes renommées que le phylloxéra a détruites et qu'on n'a pas reconstituées parce que les fleurs ont commencé à prendre de la plus-value. Voici la situation actuelle :

D'abord — et comme dans les villages vus plus haut — les terres éloignées ou ingrates sont abandonnées. Les fermes ou hameaux se dépeuplent — moins vite cependant — et ont même, en ce moment, une tendance à se repeupler (goût des étrangers pour « la campagne »). Mais l'économie est toute bouleversée dans cette région. Les oliviers demandent trop de travail et sont trop avares de leurs olives. Ils font bien vivre, mais, en général, ils n'enrichissent pas. Cependant, depuis 1919, le prix des fleurs de parfumerie monte étrangement. En 1920, la fleur d'oranger s'est vendue 10 francs le kilo. Les petits propriétaires en ont ramassé pour 10.000 francs en deux mois. On a soigné les orangers et on a laissé l'herbe pousser ailleurs. Les jasmins ont encore monté davantage, jusqu'à 30 francs le kilo. De petits propriétaires en ont ramassé pour 30.000 francs. Des métayers ont eu, pour leur part, de quoi acheter le domaine. Aussi chacun, en ce moment, plante des jasmins. On les plante là où il y avait des légumes. Et on se demande, dans la région, si on ne va pas manquer totalement de légumes — et si, d'autre part, on ne va pas manquer de mains pour cueillir le jasmin.

Et il en est de même pour les rosiers et d'autres fleurs du côté de Vence.

Il y aurait toute une étude à faire sur le détraquement, sur la soif de s'enrichir qu'amènent dans les campagnes ces cours si anormalement élevés. Aussi

les transactions y sont-elles innombrables. Chacun tend à devenir propriétaire — et non pas propriétaire exploitant, mais propriétaire exploitant le travail des autres. Mais ces autres commencent à manquer. Il n'y a guère plus que des Italiens pour le travail de journées. On se demande où peut conduire tout cela. C'est, à mon avis, un aspect singulier du désordre capitaliste.

— LES CAMPAGNES PRÈS DES VILLES. — Nous avons vu les environs de Grasse, Vence, Cannes abandonner presque complètement la culture des légumes pour ne se livrer qu'à celle des fleurs qui « enrichit ». Les campagnes avoisinant Nice — vers la basse vallée du Var — n'ont pas encore perdu leur caractère. Ce sont toujours des jardins : fruits et légumes.

Conclusion générale. — Il s'établit donc, dans le département des Alpes-Maritimes, un triple courant :

— Les habitants des régions de moyenne montagne fuient, parfois à l'excès, leurs villages :

— Les habitants de la côte provençale laissent la bêche ou le sécateur pour le travail de commissionnaire ou d'employeur — ou bien ils s'en vont à la ville.

— Ils sont remplacés dans ces régions de gros rapport par les paysans de moyenne montagne, et surtout, depuis quelques années, par un afflux considérable de familles italiennes (surtout depuis l'instauration du fascisme).

Besoin de bien-être et détraquement de l'économie sont ici les effets de l'évolution capitaliste.

C. FREINET et B. GIAUFFRET.

